

Japon (2ème partie)

Toyota: des sous-traitants dignes du 19^e siècle

Toyota City, printemps 1992. C'est ici le port d'attache d'un puissant complexe, Toyota Motor Company. Du reste, on qualifie parfois la ville de «Détroit de l'Orient». Parce que Toyota City est un vaste terrain industriel. D'importantes usines d'assemblage sont installées dans cette ville, tout comme des milliers d'entreprises de sous-traitance, grandes, moyennes et petites, celles qu'on appelle parfois les *sweatshops*, où la journée de travail «normale» dure douze heures.



Chez Toyota: généralisation du travail en sous-traitance et interdiction des syndicats.

A notre arrivée sur le parking, en face de l'entrée principale de Denso, les autres sont déjà là. Hita et Hida, deux ouvriers de Toyota, donnent à chacun un petit paquet de tracts. Le changement d'équipe a lieu à sept heures. La distribution commence. Nos amis vont se poster à l'entrée principale. A chaque passant, une courbette avant de lui donner le tract. La plupart des ouvriers de Toyota poursuivent leur route sans se retourner. D'autres s'emparent la feuille de papier et l'empochent rapidement. Un des militants grimpe sur une voiture équipée de hauts-parleurs et scandé des slogans. «L'ouvrier a droit lui aussi à une vie de famille». Très vite, de la loge du portier, émane de la musique classique occidentale, étourdissante. Le portier accourt, deux grands poubelles à la main. Les ouvriers qui ont accepté un tract sont priés de le jeter au bac. L'action reprend à huit heures, quand un grand groupe d'ouvriers quitte l'usine. Maintenant, la plupart d'entre eux acceptent un tract. Hita et Hida sont satisfaits: on a distribué plus de tracts que la semaine dernière. De telles actions ont-elles beaucoup d'effet? Les deux militants en doutent. Denso est une filiale de Toyota, un *main supplier*.

Sweatshops

Selon Hita, la plupart des entreprises de sous-traitance de Toyota sont installées dans les environs immédiats des halls d'assemblage. Combien de firmes extérieures travaillent pour Toyota? Hita l'ignore. Des milliers. Toyota City

est vieux. Il fait sombre et sale. Partout s'entassent des montagnes de débris. Derrière les machines, de vieux hommes et des femmes d'âge moyen. Les femmes travaillent toutes à temps partiel, explique Hita. Elles travaillent à la demande, entre 35 et 45 heures par semaine.

Quand les ouvriers en sous-traitance obtiennent des hausses de salaire, Toyota paie moins pour les produits

C'est à Kariya, une ville située à moins de dix kilomètres de Toyota City, qu'est implantée l'entreprise familiale Yamamoto Tekkosyo. L'atelier est situé au milieu des rizières. Les ouvriers de Yamamoto fabriquent des pièces métalliques pour le conditionnement d'air de Toyota. A part le patron et ses fils, les autres ouvriers — toutes des femmes — travaillent à temps partiel, à la demande. Yamamoto, une entreprise de sous-traitance en troisième ligne, fournit les pièces à Denso via une entreprise intermédiaire. Yamamoto dispose elle-même de quatre petites entreprises de sous-traitance. Une manière bien compliquée, à première vue, de produire une voiture...

compte, par exemple, 1.400 *sweatshops*, ces petits ateliers qui emploient à peine une dizaine d'ouvriers. Tous sont des sous-traitants de Toyota et de ses sept filiales. Dans les villes avoisinantes, comme Komaki et Kariya, la situation est quasiment identique. Plus de quatre-vingt pour cent des ouvriers travaillent dans l'industrie automobile et métallurgique. La toute grande majorité d'entre eux dans des petites et moyennes entreprises: «La politique de Toyota est de ne pas employer plus de 60.000 ouvriers. C'est une des raisons pour lesquelles on travaille tellement en sous-traitance», explique Hita.

Le propriétaire de l'atelier nous reçoit dans la cantine, un espace dépouillé, meublé de quelques tables et chaises. Le propriétaire est disposé à nous répondre. En déguisant une tasse de thé vert, l'homme nous raconte pourquoi Toyota confie tant de travail à la sous-traitance. Il commence par dessiner des cercles. Un autour de Toyota et de ses filiales, dont Denso. Les filiales, les *main suppliers*, sont chacune au milieu d'autres cercles. Et il dessine, cercle après cercle. Des groupes d'entreprises de sous-traitance qui sont tous sous le contrôle de Toyota. Le premier groupe dépend financièrement et technologiquement de Toyota. Le second groupe, à son tour, dépend financièrement des *main suppliers* de Toyota. Plus on descend, plus la dépendance unilatérale est grande en ce qui

Il n'y a pas que Toyota, tous les autres grands constructeurs automobiles du Japon confient beaucoup de travail à la sous-traitance. On a calculé que les ouvriers de Toyota ne fournissent plus que 23% de la valeur ajoutée. La plupart du travail, la production des pièces détachées et leur sous-assemblage, les moteurs, les systèmes de conditionnement d'air, etc, sont fournis par des firmes extérieures.

A moindre frais

Un avantage de la sous-traitance est qu'elle revient moins cher. Les ouvriers occupés dans les entreprises de sous-traitance en première

ligne, les filiales de Toyota, gagnent environ 80 pour cent du salaire des «heureux élus» de la famille Toyota. Et plus on descend dans la lignée de la sous-traitance, plus les salaires sont bas et les conditions de travail mauvaises. Dans les entreprises de deuxième ligne, le salaire est de 75%. Le second avantage est que Toyota économise beaucoup de frais de mise au point occasionnés par l'adaptation des pièces aux nouveaux modèles.

Kan-ban

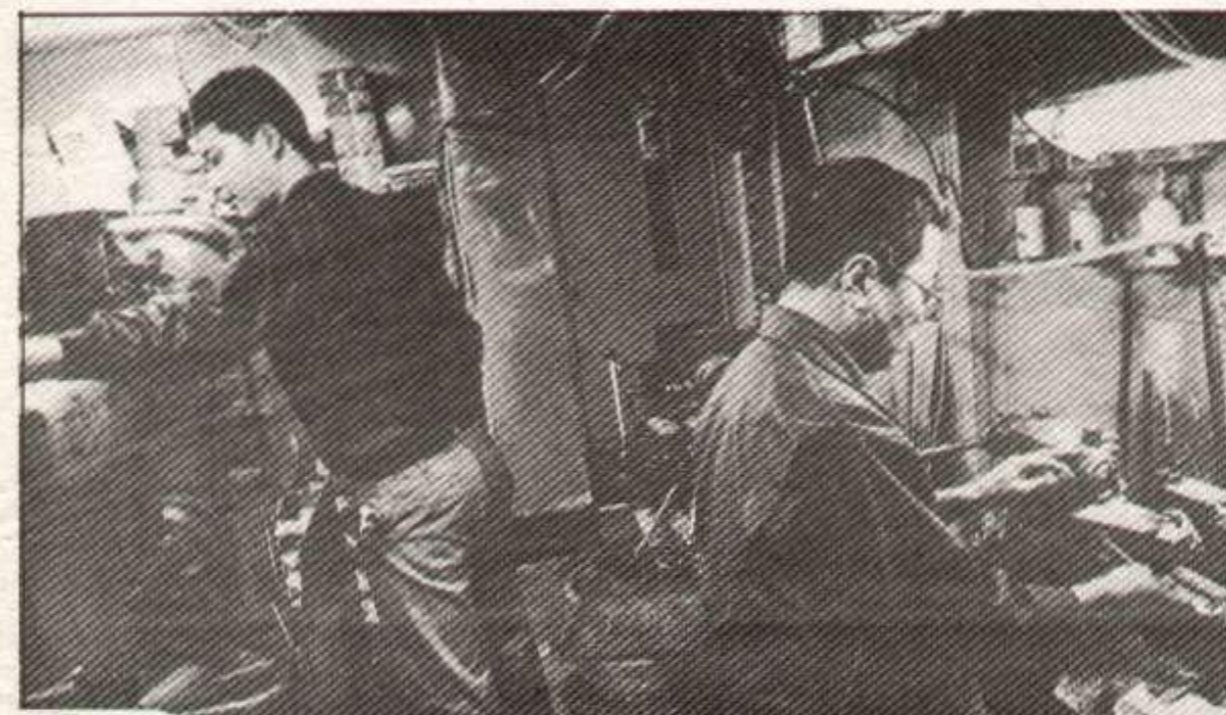
Plus important: avec le système de sous-traitance, le stock entre les postes de travail et l'assemblage et entre le hall d'assemblage et les premières sociétés extérieures est minimisé. C'est ce qu'on appelle chez Toyota le *pull-system*. Les pièces détachées et les composants sont fournis dans le bon ordre, au moment précis et en quantité exacte. La demande et la livraison sont gérées sur une carte, la *kan-ban*.

HANS KRUIKKE

concerne l'écoulement des produits. Yamamoto, par exemple, dépend à près de 75 pour cent de Denso pour ses débouchés. Les quatre petites entreprises familiales qui fournissent à Yamamoto n'ont pas d'autres acheteurs.

Selon le propriétaire de Yamamoto Tekkosyo, toutes les entreprises produisent sous l'autorité absolue de Toyota. Ainsi, elles reçoivent la visite de comptables et d'ingénieurs. Elles doivent ouvrir leurs livres de comptes aux comptables de Toyota. Les contrats ne sont pas signés. Le propriétaire dit que tout se passe en bonne confiance mutuelle. Ce sont les ingénieurs qui déterminent quelles machines il faut acheter. Si Toyota apprend que les ouvriers reçoivent une augmentation de salaire, Toyota négocie des prix plus bas. Car si l'entreprise peut se permettre de payer des sa-

H.K.



Un «sweatshop» dans la ville d'Osaka: une petite entreprise familiale qui travaille en sous-traitance pour l'industrie automobile.

High tech et café froid

Comme Toyota City, Zama City est un district industriel. La population locale travaille dans l'industrie automobile. Zama City est en fait Nissan City. Ici, c'est Nissan qui domine la vie quotidienne des ouvriers. Traverser Zama City, c'est se promener à travers l'histoire industrielle du Japon. Nissan Zama, c'est la haute technologie. Les lignes de production sont robotisées. Les ouvriers portent des gants blancs et des uniformes impeccables. Mais dans le reste de la ville, dans les centaines d'entreprises de sous-traitance, petites et moyennes, le temps s'est arrêté.

Dans un atelier, nous rencontrons un petit indépendant. Il dirige un atelier de galvanisation. Dans son bureau, un coin de l'atelier protégé d'un morceau de plastique, il nous offre le café. Du café froid en boîte. L'indépendant nous raconte qu'il n'a pas d'argent pour acheter du matériel moderne. Il compense le manque de capital en travaillant plus longtemps. Il n'est pas rare que sa femme travaille elle aussi à l'atelier. Sans être payée. Surtout quand la commande doit être livrée rapidement. Quelques mètres plus loin commence le terrain d'une autre usine. Des caisses contenant des pièces pour Nissan y sont entreposées en hauteur. La porte de l'usine est masquée par des tas de boîtes de

frein. «Made in Korea». Partout, des débris et des machines abandonnées, livrées à la rouille. Cette usine, elle aussi, est recouverte de tôles ondulées. Rouillées et trouées. A l'intérieur, de grandes flaques d'huile. Nous pouvons faire notre tour, tranquillement. Pas de chef ni de patron. Les ouvriers, derrière les machines, nous regardent avec curiosité mais n'osent pas poser de questions ou répondre aux nôtres. Le personnel est composé essentiellement d'hommes plus âgés. Ayant, à notre avis, atteint l'âge de la pension. De l'autre côté de la route qui traverse Zama City, est installée une première ligne d'entreprises de sous-traitance. On y fabrique des collecteurs. Contrairement à ce qui

Syndicat - maison

Si le capital japonais est devenu ce qu'il est, c'est grâce à l'exploitation démesurée des ouvriers et des ouvrières, et essentiellement de ceux et celles des entreprises de sous-traitance. Faute de syndicats combattifs, les ouvriers japonais ne peuvent obtenir grand chose. Et même, les différences s'accroissent. Supposons que les salaires chez Toyota et Nissan sont à l'indice 100; pour les entreprises sous-traitantes, l'indice est passé de 73,9 à 65,3 entre 1970 et 1986. Alors qu'un travailleur de Toyota travaille 2.150 heures par an selon les données officielles, son collègue d'une entreprise extérieure travaille facilement 400 heures de plus. Mais, vous demandez-vous, que font ces 72.000 syndicats-maison? Ne défendent-ils pas les ouvriers des *sweatshops* et des moyennes entreprises? La réponse est «non». Les syndicats-maison existants ne s'intéressent pas à la misère des autres travailleurs. Ils sabotent même la construction de l'organisation syndicale dans les entreprises sous-traitantes. La raison est que, dans des entreprises comme Toyota et Nissan, le dirigeant fait carrière grâce au syndicat. Conséquence: dans les riches entreprises du Japon, seuls les travailleurs fixes sont membres du syndicat. Là, le taux d'organisation est d'environ 100%. Dans les entreprises de cent travailleurs maximum, ce taux n'est que de 6,4%. Et parmi les millions de gens qui travaillent dans de petits ateliers, seuls 0,4% sont membres d'un syndicat. Au Japon, les membres des syndicats jouissent d'un traitement préférentiel de la part du capital. Et pourtant, la vie d'un ouvrier qui fait partie de cette «aristocratie» n'est pas facile. Nous en parlerons dans le prochain article.

travailleuses à temps partiel — font deux heures supplémentaires. «Chez Nissan, ils travaillent sans stock. Le matin, Nissan passe une commande, le midi une autre. Souvent, nous devons faire quatre heures avec l'autre équipe». Impossible de refuser. Et protester contre les salaires trop bas et les mauvaises conditions de travail? Quentin rit quand nous posons la question...

H.K.

Staline et la Grande Purge de 1937-1938

Gabor Tamas Rittersporn, né à Budapest en Hongrie, a publié en 1988 une longue étude sur la Grande Purge*. Il y affirme clairement son opposition au communisme. Seulement, la version bourgeoise courante de cette période est si grossière et sa fausseté tellement évidente, que cela risque à terme de conduire à une mise en cause de tout le système idéologique occidental. Rittersporn définit le problème de façon admirable. «Qu'on essaye de rendre timidement publique l'analyse de matériaux presque totalement ignorés, et de replacer, à leur lumière, dans une perspective nouvelle l'histoire soviétique des années 1930 et le rôle que Staline y a joué, et l'on découvrirait que l'opinion accepte la mise en question des idées reçues dans des limites beaucoup plus étroites qu'on ne l'aurait pensé. (...) L'image traditionnelle du «phénomène stalinien» est en réalité si puissante, et les jugements de valeur politiques et idéologiques qui la sous-tendent sont d'un caractère tellement émotionnel, que toute tentative pour la corriger doit presque inévitablement apparaître

comme une prise de position par rapport aux normes généralement acceptées qu'elle implique. (...) S'appliquer à montrer que la représentation traditionnelle de l'époque stalinienne est, à beaucoup d'égards, fort inexacte, équivaut ainsi à lancer un défi désespéré, aux schémas consacrés selon lesquels il convient de penser les réalités soviétiques. (...) Ce qui peut justifier une recherche de ce genre, c'est avant tout l'extrême inconsistance de la littérature consacrée à l'un des phénomènes considérés comme majeurs par la vulgate historique, la «Grande Purge» des années 1936-1938. Malgré les apparences, il y a pourtant peu de périodes de l'histoire soviétique qui aient été étudiées aussi superficiellement. (...) Tout porte à croire que si l'on a eu tendance à négliger pendant aussi longtemps les règles, au fond élémentaires, de l'analyse des sources dans ce domaine important, ce fut très vraisemblablement parce que les finalités de ces travaux étaient dans une large mesure, assez éloignées de celles des recherches historiques habituelles. En effet, après

une lecture tant soit peu soignée de la littérature «classique», on échappe difficilement à l'idée qu'à beaucoup d'égards, celle-ci est souvent plus inspirée par les états d'esprits qui prévalent dans certains milieux occidentaux que par les réalités soviétiques des «temps staliens». Défense des valeurs consacrées de l'Occident contre toutes sortes de menaces réelles et imaginaires d'origine soviétique, affirmations d'expériences historiques indubitables aussi bien que d'a priori idéologiques de toutes sortes.» (p.13-15, 38) En langage clair, Rittersporn dit ceci: Je peux prouver que la plupart des idées courantes sur Staline sont absolument fausses. Mais dire cela est une entreprise presque désespérée. Si vous affirmez, même timidement, certaines vérités indéniables sur l'Union soviétique des années trente, vous vous faites agresser comme «stalinien». La propagande bourgeoise a inculqué une image fautive, mais extrêmement puissante de Staline, image qu'il est presque impossible de corriger, tellement les émotions montent, dès que l'on aborde le

sujet. Les livres sur les Purges écrits par les grands spécialistes occidentaux tels Conquest, Nove, Deutscher, Schapiro et Fainsod, ne valent rien, ils sont superficiels et rédigés au mépris des règles les plus élémentaires que tout étudiant en histoire apprend en première candidature. En fait, ces ouvrages sont écrits pour donner une apparence académique et scientifique à la politique anticommuniste des

milieux dirigeants occidentaux. On présente sous des apparences scientifiques la défense des intérêts et des valeurs capitalistes et les a priori idéologiques de la grande bourgeoisie.

* Gabor Tamas Rittersporn, *Simplifications staliennes et complications soviétiques*, Editions des archives contemporaines, Paris, 1988.

L'épuration de 37-38 en URSS
Jeudi 17 décembre à 20h
Conférence-débat
par Ludo Martens

Centre International, bd Lemonnier 171, Bruxelles
Pourquoi le Parti bolchévique a-t-il jugé nécessaire d'épurer ses rangs? Qui était visé? Peut-on faire une comparaison entre la situation à l'intérieur de l'URSS et de la France en 1938-1939? Y a-t-il eu des excès? Comment ont-ils été traités? L'épuration a-t-elle affaibli l'Union soviétique? Quelle influence a-t-elle exercée sur la résistance antifasciste?
En collaboration avec Inem. PAF: 90F.

